

II

VISITE AU PLANTEUR NOIR

L'avion conformait son vol au cours du fleuve Kasai. Lorsqu'il s'en écartait, Cobourg et Hanovre regardaient se succéder, comme en un film colorié, les blonds déserts, les marécages, les taches noires ou blanches des forêts et des lacs, le pointillage brun des camps des travailleurs, les rectangles des plantations, les petits cubes de briques des maisons, les rubans d'argent des eaux tributaires. Parfois de hautes cheminées surgissaient dans un entremêlement de constructions bizarres, de terrassements, de gouffres, de voies ferrées parcourues par des trains semblables à de grands scolopendres.

L'appareil ralentit soudain son allure en vue d'un château d'architecture féodale en briques rouges, flanqué de quatre tours crénelées. Il formait le centre d'une zone de vertes cultures. De larges étangs l'entouraient, qui s'épandaient sans grâce dans des jardins dénués de style, faits d'emblavures de manioc et de groupes de bananiers et de papayers. À quelque distance du château se voyaient des constructions en chaume qui paraissaient à l'usage de communs.

L'aéroplane s'étant posé sur le terrain d'atterrissage, un Noir civilisé de forte corpulence, le chapeau planteur sur la tête et la chicotte à la main, s'avança vers Cobourg et Hanovre.

– Égalité, citoyens, dit-il.

– Liberté, fit Cobourg. Mon ami, le citoyen Hanovre, et moi-même, nous désirons connaître le grand planteur que vous êtes, Yamono.

– Je suis, répondit le Noir en faisant tourner sa chicotte, un Occidental de peau teintée. J'ai fait des études de droit à Bruxelles et celles d'ingénieur à Londres et à Léopoldville. Je suis pénétré de la culture européenne, sans laquelle nul ne mérite le titre d'homme. Comme les carrières scientifiques rapportent peu, je me suis fait planteur, trafiquant et recruteur de main-d'œuvre. Le succès a couronné mes efforts, car je suis neuf fois millionnaire en monnaie internationale. Mais je pourrais être bien plus riche encore. Si cette race maudite, à laquelle je ressemble, hélas, par la couleur, voulait travailler, ma fortune serait le double de ce qu'elle est. Les dix-huit mille sauvages qui cultivent ma terre

sont au plus bas degré de l'échelle humaine. Citoyens, ils n'ont aucun amour-propre, aucun souci de mes intérêts, aucune reconnaissance envers le maître qui leur donne le pain. J'applique les procédés agricoles les plus perfectionnés et les plus coûteux : je cultive à l'électricité. Eh bien, il est indifférent à mes Nègres que la dynamo fonctionne, que les irrigations soient bien distribuées. Que leur importe que le poisson de mes étangs s'engraisse ou dépérisse ! Croyez-vous qu'ils songent à m'assurer la prime de deux cents francs internationaux que je reçois par vagabond livré aux Bourses du Travail ? Je suis contraint de courir sur moi-même au chômeur, citoyens. Leur occupation préférée est de se croiser les bras, d'évoquer leur passé barbare et de se livrer à leurs superstitions ngoïstes, musulmanes ou chrétiennes. Par la science, quelle bande de fainéants incorrigibles ! Sans la chicotte et la terreur que ma vue inspire, mes six mille hectares de terre retourneraient à la jachère. Aussi, je les traite selon leurs mérites et ils paient leur paresse. C'est dans les magasins que vous voyez là... (et Yamono montra du doigt une partie des annexes de son château) qu'ils viennent acheter tout ce qui leur est nécessaire : nourriture, vêtements, objets de ménage, ornements. Ils n'osent acheter ailleurs, car ils savent que je leur casserais la figure s'ils le faisaient. Comme je réalise une moyenne de trois cents pour cent de bénéfice sur les objets que je leur vends et qu'ils dépensent tout leur salaire, les profits de mes magasins compensent mes profits manqués, mon *lucrum cessans*, comme disent les juristes. Bien que je ne pratique aucun culte, je tolère deux églises catholiques sur mon sol. J'ai constaté que le catholicisme retient les hommes, comme le mors retient les chevaux. La résignation et le respect, voilà ce qui fait le plus défaut à cette racaille nègre. Le Gouvernement, en lui accordant le droit de vote aux assemblées provinciales, a commis une faute insigne : il l'a ainsi encouragée à réclamer sans cesse. Ma circonscription, citoyens, élit un député provincial : tous voteraient pour le nationaliste ou l'anarchiste, si je n'étais là. Quand le jour de l'élection approche, je dispense à trente d'entre eux vingt-cinq coups de chicotte et je fais savoir que je double le prix de vente de toutes choses, dussent-ils crever de faim, si mon candidat n'est pas élu. Je connais cette race et sais qu'elle ne cède qu'à la peur.

Ils se promenaient le long des étangs dans les jardins.

– Voici quinze Nègres, dit Yamono en montrant avec sa chicotte des indigènes assis à l'ombre des papayers, qui sont chargés de battre mes étangs, afin de protéger mon sommeil contre le coassement des grenouilles.

– C'est comme au Moyen Âge européen, dit Hanovre.

– Oui, mais le Moyen Âge avait le bonheur de ne pas connaître les Nègres.

Une vaste construction en pisé divisée en chambres ayant chacune sa porte, s'étendait à côté des magasins. Des Nègresses de type divers et des métisses habillées à la mode occidentale étaient assises sur les seuils et regardaient les étrangers.

– C'est mon harem, dit Yamono. Il y a là-dedans vingt femmes à demeure et je reçois aussi des courtisanes de Léopoldville. Citoyens, si vous désirez passer quelques jours dans mon château, vous y serez les bienvenus. Je n'ai rien à refuser à la race à qui je dois ma supériorité.